

Études littéraires africaines



NDIAYE (Bassirou), *La Souffrance : une clef de lecture pour l'oeuvre romanesque de Mariama Bâ*. Préface de Lamarana Diallo. Paris : L'Harmattan, coll. L'Harmattan Sénégal, 2019, 194 p. – ISBN 978-2-343-17530-0

Thérèse De Raedt

Number 49, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073887ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073887ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

De Raedt, T. (2020). Review of [NDIAYE (Bassirou), *La Souffrance : une clef de lecture pour l'oeuvre romanesque de Mariama Bâ*. Préface de Lamarana Diallo. Paris : L'Harmattan, coll. L'Harmattan Sénégal, 2019, 194 p. – ISBN 978-2-343-17530-0]. *Études littéraires africaines*, (49), 258–260.
<https://doi.org/10.7202/1073887ar>

En définitive, cet ouvrage aborde un sujet sociétal qui fait partie intégrante de la réalité mondiale. En ce début du XXI^e siècle où le monde se globalise et où les cultures et les nations s'embrassent, il contribue à la formation du citoyen européen et à la construction du monde moderne.

■ Hamza IBRAHIM

NDIAYE (BASSIROU), *LA SOUFFRANCE : UNE CLEF DE LECTURE POUR L'ŒUVRE ROMANESQUE DE MARIAMA BÂ*. PRÉFACE DE LAMARANA DIALLO. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. L'HARMATTAN SÉNÉGAL, 2019, 194 P. – ISBN 978-2-343-17530-0.

La Sénégalaise Mariama Bâ (1929-1981) est probablement une des écrivaines sub-sahariennes les plus lues. En dénonçant des inégalités entre hommes et femmes, liées aux pratiques coutumières, aux rites et aux croyances religieuses, elle s'est révélée comme une pionnière du féminisme africain. Ses deux romans *Une si longue lettre* (1979) et *Un chant écarlate* (1981) ont comme toile de fond la polygamie et son impact sur la société sénégalaise, tributaire du système de caste. Ils ont été traduits dans plus de dix langues et sont enseignés dans maintes universités africaines, américaines et européennes. *Une si longue lettre* et, dans une moindre mesure, *Un chant écarlate* sont tous deux inscrits dans les programmes scolaires et universitaires de plusieurs pays africains.

Pour Bassirou Ndiaye, professeur de Lettres Modernes au lycée Maka Diama de Saint-Louis au Sénégal, l'œuvre de Mariama Bâ doit constituer une référence éthique et un chemin d'éducation pour les élèves du secondaire. Il s'est attaché à son œuvre en proposant comme clé de lecture la thématique de la souffrance car « l'homme est né pour l'adoration de Son Seigneur ; mais celle-ci peut traverser des moments de souffrance » (p. 174).

Il organise son étude en trois parties, contenant chacune trois chapitres et une conclusion. La première consiste en un aperçu historique et littéraire de la souffrance féminine. Dans le premier chapitre, B. Ndiaye tente de définir la notion de souffrance. Ensuite, il étudie la souffrance de la femme traditionnelle et moderne dans la société sénégalaise (chapitre 2) et analyse enfin la souffrance féminine dans la littérature sénégalaise. La deuxième partie approche la thématique de la souffrance féminine, ses causes et ses conséquences (chapitre 1), à travers l'amour (chapitre 2) et le mariage (chapitre 3), que Ndiaye qualifie de « nœud gordien de la trame littéraire » (p. 83) du corpus de Mariama Bâ. La troisième partie,

intitulée « Esthétique de la souffrance féminine », se concentre sur la psychologie des personnages (chapitre 1), la technique romanesque (chapitre 2) et l'écriture de la souffrance féminine (chapitre 3). B. Ndiaye y montre comment l'auteure « transforme la notion de souffrance, un concept très loin d'être facile à saisir, en écriture avec les stratégies littéraires nécessaires pour que le lecteur puisse comprendre ce phénomène délicat » (p. 176). S'ensuivent des repères bibliographiques et deux index qui ne diffèrent que par la mise en page.

Selon B. Ndiaye, « le féminisme de Mariama Bâ est loin d'être un féminisme occidental voire démesuré mais plus celui qui s'adapte aux réalités africaines » (p. 60). Ainsi, il juge Ramatoulaye et Mireille, les protagonistes d'*Une si longue lettre* et d'*Un chant écarlate*, responsables de leur propre souffrance. Elles « sont des femmes victimes et malheureuses par leur propre faute » (p. 61) car « la femme moderne est responsable de sa propre souffrance contrairement à la femme traditionnelle qui est une victime par excellence » (p. 61) et « la femme moderne est dominée par ses passions, ses sentiments, ses désirs qui l'ont induite à s'enfoncer dans le gouffre » (p. 62).

En se référant à Charles Baudelaire, dont l'œuvre exalterait selon lui les vertus de la souffrance, Ndiaye présente l'idée que celle-ci peut avoir une fonction cathartique. Il propose une analyse paradoxale, où même le meurtre peut libérer, voire sauver. Ainsi, « dans *Un chant écarlate*, Mireille qui est devenue hybride, confuse dans ses pensées et dans ses actes a achevé de manière maladroite la vie de son enfant qui était une entrave pour laisser tomber tout et retourner auprès de ses parents. [...] Mireille, peut-être même si la fin du récit reste énigmatique, atteinte [sic] son objectif, son rêve durant les moments difficiles consistant à retourner à la case de départ. En fait, selon Charles Baudelaire, "c'est la mort qui console hélas ! Et qui fait vivre ; / C'est le but de la vie, c'est le seul espoir". En d'autres termes, c'est la mort qui met fin à la tragédie et la souffrance de ses héroïnes » (p. 153).

L'écriture est dense, voire maniérée par moment. Le propos, bien qu'original, est présenté de manière un peu trop unilatérale. Il aurait pu être complété par d'autres points de vue critiques. L'ouvrage de la fille de Mariama Bâ, Mame Cumba Ndiaye, *Mariama Bâ ou les allées d'un destin* (Les Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal, 2007), aurait par exemple pu nuancer cette approche.

Terminons enfin par le choix de la couverture qui représente une main tenant un morceau de miroir brisé. L'image incomplète reflétée dans ce miroir représente la femme brisée et souffrante.

■ Thérèse DE RAEDT

NIRINA (ESTHER), *ŒUVRES COMPLÈTES. RÉUNIES ET PRÉSENTÉES PAR DOMINIQUE RANAIVOSON*. PARIS : ÉDITIONS SÉPIA, COLL. ÉTUDES LITTÉRAIRES AFRICAINES, 2019, 287 P. – ISBN 979-10-334-0184-1.

La Malgache Esther Nirina (1932-2004), considérée par Raharimanana comme « la plus grande poétesse que l'île ait jamais eue » (p. 267), a publié toute son œuvre durant les trente dernières années de sa vie. Son retour au pays natal se situe en plein milieu de cette période créatrice, puisqu'elle s'était installée en France avec son mari en 1959. Il s'agit d'une œuvre poétique singulière, qui peut surprendre au départ ; pour Jacques Rabemananjara, qui a préfacé son premier volume, *Lente spirale*, « ces poèmes-là ne sont de nulle part ; ils n'entrent dans aucune catégorie littéraire reconnue et ne se réfèrent à aucun principe de prosodie » (p. 249). Il était devenu difficile d'avoir accès à ces publications et la parution de ces œuvres complètes arrive donc bien à propos. De plus, c'est Dominique Ranaivoson, experte des littératures malgaches, déjà responsable en 2017 de la publication des œuvres complètes de David Jaomanoro, qui a pris l'initiative de cette édition. Par rapport à l'ouvrage de 2017, ce sont cette fois-ci les recueils qui sont présentés en premier lieu (en suivant la chronologie de leur rédaction), après une brève introduction : les lecteurs se voient ainsi invités à goûter, avant les textes critiques, ces poèmes subtils, faits d'énoncés courts, d'entrelacements, de douceurs et de silences... Un vrai régal. De plus, l'appareil critique, quoique succinct, est sérieux, offrant au curieux tous les renseignements utiles.

Les textes d'E. Nirina sont suivis de six analyses. La première est la republication d'un article de la doyenne des études littéraires de l'Île Rouge, Liliane Ramaroso, qui présente la génération des poètes malgaches des années 1980. Elle note l'esthétique du dépouillement prisée par E. Nirana, qu'elle oppose à la surenchère de poètes plus jeunes, tels que Jean-Luc Raharimanana, Jean-Claude Fota et David Jaomanoro. Tous cependant partagent la même fascination pour « le mystère de la création poétique » (p. 192). Serge Henri Rodin remonte quant à lui aux sources de l'art poétique : il expose la forme brève du *hain-teny* (D. Ranaivoson y reviendra également)